

Thomas Snégaroff

L'Amérique
et son président

Une histoire intime

EKHO

Dans la même collection

Alain Cayzac, Guillaume Évin, *Tellement plus que du foot ! Les plus grandes coupes du monde*, 2018

Brian Cox, Jeff Forshaw, *L'univers quantique. Tout ce qui peut arriver arrive...*, 2018

Marianne Freiberger, Rachel A. Thomas, *Dans le secret des nombres*, 2018

Xavier Mauduit, Corinne Ergasse, *Flamboyant Second Empire. Et la France entra dans la modernité...*, 2018

Jacques Portes, *La véritable histoire de l'Ouest américain*, 2018

Thomas Snégaroff, *Kennedy. Une vie en clair-obscur*, 2017

Thomas Snégaroff, *Star Wars. Le côté obscur de l'Amérique*, 2018

Max Tegmark, *Notre univers mathématique. En quête de la nature ultime du réel*, 2018

Maquette de couverture : Delphine Dupuy

© Armand Colin, 2012, 2018

Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-10-078420-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

« Vous allez devoir trouver quelque chose de plus fort que la loi pour m'empêcher de déplacer ce corps. » Pour l'agent Roy Kellerman, les protestations du D^r Earl Rose ont assez duré. Le cercueil doit quitter Dallas au plus vite. L'autopsie aura lieu à Washington quelques heures plus tard, à l'hôpital militaire de Bethesda. Il est 14 heures. Kennedy est mort depuis une heure, ou un peu moins ; l'heure officielle du décès a été repoussée de cinq minutes pour permettre au révérend Oscar Huber de prononcer les derniers sacrements. Il tentera de rassurer Jackie en se disant « convaincu que son âme n'avait pas quitté son corps ». Depuis un peu plus d'une demi-heure, l'annonce du décès a été rendue publique par la Maison-Blanche. Dans moins de deux heures, 90 % des Américains auront appris la mort de leur président. Beaucoup d'entre eux rentreront chez eux, leurs employeurs leur ayant donné leur après-midi. Ils resteront devant leur télévision jusqu'à lundi, journée de deuil national. Les émissions retraçant la vie et la carrière de Kennedy se succéderont sans

répité. Les images du meurtre, filmées par hasard par un cinéaste amateur, Abraham Zapruder, ne passeront à la télévision qu'en 1975. Seules les images d'un corps vivant passent en boucle. Andy Warhol déclare d'ailleurs : « J'ai adoré avoir Kennedy comme président ; il était beau, jeune, intelligent – mais ça ne m'a pas dérangé tant que cela qu'il meure. Ce qui m'a dérangé, c'est la façon dont la télévision et la radio ont programmé tout le monde à se sentir si triste. »¹

Le corps de Kennedy fait rêver. Sa jeunesse, sa beauté, son charisme déchainent les foules à chacune de ses apparitions durant la campagne présidentielle de 1960. Une campagne durant laquelle le corps de Kennedy se démultiplie au point que son opposant, Hubert Humphrey, dira lors de la primaire démocrate : « J'ai des informations selon lesquelles Jack apparaît dans trois ou quatre endroits différents au même moment. » À l'exception de Jacqueline, enceinte, « tous les Kennedy traversèrent la nation comme une petite armée »². Rose, sa mère, passe huit jours dans le Wisconsin, les sœurs, Eunice, Pat et Jean, sont dans l'Illinois, en Californie et à New York, pendant que Ted fait campagne pour son frère dans tout l'ouest du pays. Et peu importe si John Kennedy est victime d'une grave maladie qui a failli le

1. Andy Warhol et Pat Hackett, *Popism : The Warhol Sixties*, New York, Harper and Row, 1980, p. 60.

2. Barbara Kellerman, « Campaigning since Kennedy : The Family as "Surrogate" » in *Presidential Quarterly Studies*, vol. 10, n° 2, printemps 1980, p. 245.

tuer à plusieurs reprises et si la liste de ses maîtresses est infinie. Les Américains ne le savent pas. Ils n'ont d'yeux que pour ce jeune homme ambitieux, sportif et qui forme un couple idyllique avec Jacqueline Bouvier. « Jeune et nouveau étaient devenus synonymes »³ avec Kennedy. Norman Mailer, venu couvrir la Convention démocrate, écrit :

« On le vit immédiatement. Il avait le bronzage doré intense d'un moniteur de ski, et quand il sourit au public, ses dents d'une blancheur étonnante étaient visibles distinctement à une cinquantaine de mètres. Il s'arrêta un moment pour saluer Pershing Square qui le salua en retour, le prince et les mendiants éblouis se dévisagèrent de part et d'autre de la rue puis, d'un mouvement vif, il sortit de la voiture et choisit de se plonger dans la foule au lieu d'avancer dans le passage dégagé par la police jusqu'à l'hôtel, et il se fraya un chemin vers l'intérieur, entouré par la foule ; on s'attendait à le voir soulevé tel un matador porté en triomphe dans la ville après un succès dans l'arène. »⁴

Un corps qui fascine, que l'on regarde, que l'on veut toucher, soulever. Kennedy avait compris que pour atteindre le sommet de la vie politique américaine, il fallait refléter la nation, dans ce qu'elle a de mieux,

3. Kathleen Hall Jamieson, *Packaging the Presidency: A History and Criticism of Presidential Campaign Advertising*, Oxford, Oxford University Press, 1988, p. 141.

4. Norman Mailer, *L'Amérique. Essais, reportages, ruminations*, Paris, Plon, 1999, p. 49-50

plutôt que la diriger. Il avait compris qu'il fallait en être un miroir. Un miroir flatteur.

À bord d'Air Force One, l'avion présidentiel, l'ambiance est pesante. Jackie n'a pas quitté l'ensemble rose qu'elle porte depuis le matin même. Deux heures plus tôt, elle se jetait hors de la Limousine, selon certains pour ramasser des morceaux de cervelle de son mari, pour d'autres tout simplement pour se sauver. Malgré, ou à cause des traces de sang, elle refuse de se changer. Cecil Stoughton qui a pris plus de huit mille clichés de JFK, s'apprête à prendre la photographie la plus importante de sa vie. La chaleur est presque insupportable. La climatisation a été coupée en vue du décollage. Vingt-sept personnes dans cinq mètres carrés. Dans l'espace exigu du Boeing 707, le photographe peine à cadrer dans le même plan la juge Sarah Hughes – venue en toute hâte faire prêter serment au nouveau président Lyndon Johnson – et Jackie Kennedy, livide, qui doit également être dans le champ. « La royauté est toujours remplie, et non jamais vacante », écrivait Charles Loyseau en 1610, dans les *Traité des Offices*. L'Amérique doit retrouver un président immédiatement. C'est la première fois dans l'histoire du pays que le président meurt brutalement sur le coup. Lincoln en 1865, Garfield en 1881 et McKinley en 1901 avaient connu une longue agonie qui avait permis de préparer la transition. Rien de tel avec Kennedy. *Ipsa facto*, Johnson doit se parer des atours présiden-

tiels. Le vice-président a besoin d'une image forte car, ainsi que le note Louis Marin dans *Le Portrait du Roi* en 1981, « le roi n'est vraiment roi, c'est-à-dire monarque, que dans les images ». Les images et le son. On remarque sur la photo de Stoughton une main qui tient un magnétophone enregistrant la prestation de serment. Mais Lyndon Johnson a aussi besoin du corps de Kennedy. Ainsi pourra-t-il montrer à l'Amérique et au monde entier que la continuité du pouvoir est assurée. La présence de Jackie, et le sang de son mari sur son ensemble, jouent ce rôle dans l'avion. Johnson l'a-t-il forcée à assister à cette deuxième mort de son époux ? C'est la thèse du clan Kennedy. Mais, impossible de trancher.

Quelques heures plus tard, dans la nuit de Washington, Air Force One atterrit enfin. À bord, la confusion est totale. On parle du « président » sans savoir s'il s'agit de Johnson ou de Kennedy. Au sol, on s'affaire. Pour le clan Kennedy dont Bobby, ministre de la Justice, est désormais le gardien du temple, Johnson doit être exclu. Pas question qu'il porte le cercueil ou qu'il le suive. Air Force One à peine posé, Bobby Kennedy monte précipitamment à bord. Dans l'urgence, avec l'aide de Kellerman, il organise la sortie du cercueil. Des hommes des services secrets l'extraient de l'avion. Jackie et Bob se tiennent derrière. L'ambulance quitte rapidement le tarmac avant même que le nouveau couple présidentiel ne commence à descendre de l'avion.

Symboliquement, ce que Bob Kennedy interdit à Johnson, c'est de récupérer ce que Giorgio Agamben, philosophe italien, appelle « le surplus de vie sacrée de l'empereur [qui], à travers l'image, est isolé et reçu aux cieux dans le rituel romain, ou transmis à son successeur dans le rite anglais ou français »⁵. D'une certaine manière, Bob Kennedy s'est arrogé cette sacralité, justifiant ainsi sa quête du pouvoir cinq ans plus tard.

Les deux corps du roi

Au XVIII^e siècle, dans l'Angleterre élisabéthaine, le juriste anglais Edmund Plowden distinguait les deux corps du roi :

« Car le Roi a en lui deux Corps, un Corps naturel et un Corps politique. Son Corps naturel (considéré en soi) est un Corps mortel, sujet à toutes les faiblesses qui viennent de la Nature ou par Accident, de la Stupidité de l'Enfance ou de la Vieillesse, ou des Infirmités du Corps qui peuvent survenir chez tout un chacun. Mais son Corps politique est un Corps qui ne peut être ni vu ni touché, consistant en une société politique et un gouvernement, et constitué par la direction du peuple et la gestion du bien public, ce Corps est entièrement défait de l'Enfance, de la Vieillesse, et de tous autres Défauts naturels et Handicaps auquel est soumis le Corps naturel, et

5. Giorgio Agamben, *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1998, p. 111.

pour cette Raison, ce que fait le Roi en son Corps politique ne peut être invalidé ou mis en cause par un Handicap de son Corps naturel. »

Mais Plowden ne s'arrête pas là. Les deux corps du roi se confondent puisque le corps naturel est « investi » par le corps politique. Les deux corps ne pouvant être distingués, le corps politique confère au corps naturel une sacralité qui, théoriquement, devrait lui échapper « de telle sorte que, le Corps naturel, par sa conjonction au Corps politique [...] est magnifié ». Pour Ernst Kantorowicz qui relit les rapports Plowden en 1957, la monarchie, à l'image de la transcendance christique, s'incarne à la fois dans un état éternel et dans une forme humaine périssable⁶. Orphelins de la monarchie, mais se référant sans cesse à elle pour s'en éloigner, il n'est pas étonnant que les historiens américains se soient le plus attardés sur les symboles de la sacralité du pouvoir politique, incarnée dans la figure du roi. Kantorowicz lui-même a écrit son étude fondamentale aux États-Unis, la publiant peu après avoir été recruté par l'Université de Princeton. Ralph Giesey, qui fut son étudiant à Berkeley, sort *Le Roi ne meurt jamais* en 1960 avant que, dans les années 1980, Richard Jackson (*Vive le Roi : History of the French*

6. Ernst Kantorowicz, *The King's Two Bodies. A Study in Mediaeval Political Theology*, Princeton, Princeton University Press, 1957. Édition française : *Les deux corps du roi. Essai sur la théologie politique médiévale*, Paris, Gallimard, 1989.

Coronation from Charles V to Charles X, 1984), Sarah Hanley (*The Lit de Justice of the Kings of France*, 1983) et Lawrence Bryant (*The King and the City in the Parisian Royal Entry Ceremony*, 1986) ne complètent cette école historiographique américaine. La tentation est grande, et nous y succombons avec délice dans ce livre, d'adapter cette théorie dite des « deux corps du roi » à la démocratie américaine. Michael Rogin a ouvert la voie dans les années 1980 :

« L'image des deux corps du Roi pourrait entraîner le président dans la direction opposée, ne séparant pas la personne physique de la fonction mais, au contraire, absorbant la fonction dans l'identité personnelle du chef d'État [...]. Elle a transformé des citoyens indépendants et rationnels en membres du corps politique, gouvernés par le chef [...]. De ce point de vue, la doctrine des deux corps du Roi nous offre un langage dans lequel la confusion entre la personne, le pouvoir, la fonction et l'État, devient accessible. »⁷

En se concentrant magistralement sur trois présidences « monarchiques », celles de Woodrow Wilson, de Franklin D. Roosevelt et de Richard Nixon, Rogin ne s'intéressait pas au mouvement plus discret, mais tout aussi remarquable, d'une

7. Michael Rogin, *Ronald Reagan, the Movie and Other Episodes in Political Demonology*, Berkeley, University of Chicago Press, 1987, p. 82. Ce livre est partiellement traduit en français sous le titre, *Les démons de l'Amérique*, Paris, Seuil, 1998.

confusion en réalité constante des corps naturel et politique.

La mort de Kennedy n'est pas que la mort d'un homme. C'est aussi la mort d'une Amérique rêvée, fantasmée. Celle des années 1960 où tout semblait possible. Régulièrement cité comme l'un des plus grands présidents américains malgré un bilan politique fort modeste, Kennedy incarne cette Amérique disparue. Ainsi que le souligne l'historien Bruce Miroff, « la nostalgie de Kennedy est en fait une nostalgie du rêve américain que la décennie 1960 a d'abord magnifié puis détruit »⁸. Vivant, Kennedy avait fait corps avec l'Amérique. La campagne de 1960 avait été celle de deux corps, l'un magnifié, l'autre – celui de Nixon – moqué. Les auditeurs avaient donné Nixon vainqueur du débat entre les deux candidats. Pour les téléspectateurs, Kennedy avait écrasé son opposant. En usant de son corps naturel, donc. Mais pas seulement.

L'incarnation de la nation

Ce n'est, en effet, pas le plus beau parleur, le plus beau tout court ou le plus grand qui gagne. Seul apte à incarner la nation américaine, le président est le dépositaire des mythes fondateurs qui sont aussi unificateurs. Dans un ouvrage aussi amusant qu'instructif,

8. Bruce Miroff, *Icons of Democracy. American Leaders As Heroes, Aristocrats, Dissenters, and Democrats*, Lawrence, University Press of Kansas, 2000, p. 306.

Rick Shenkman affirme que les Américains refusent la réalité, préférant perpétuer les mythes d'une histoire glorieuse faite de défense des valeurs universelles, du progrès humain ou de l'illusion d'une nation où tout est possible⁹. Toutes les nations ont leur roman national, mais il atteint certainement des sommets d'aveuglement en Amérique. Pour Jean-Luc Godard, les États-Unis d'Amérique sont un pays sans nom, parce que sans histoire et qui par conséquent projette leurs mythes sur eux-mêmes et le monde. Gary Wills note, dans son formidable *Reagan's America*, « nous ne pouvons vivre avec notre vrai passé... Non seulement nous préférons, mais nous avons besoin d'un substitut »¹⁰. Pour ceux que ça intéresserait, une autre histoire de l'Amérique est possible. Lisez Howard Zinn¹¹. Mais ce n'est pas de cette histoire-là dont il s'agit ici. Le candidat à la Maison-Blanche, comme son occupant, doivent, sous peine d'être déqualifiés, incarner ces mythes. Le « prototype » du président idéal relève alors largement du cliché, « mais le cliché est, après tout, monnaie courante dans la rhétorique des campagnes présidentielles »¹².

9. Rick Shenkman, *Just How Stupid Are We ?*, New York, Basic Books, 2008, p. 53-66.

10. Gary Wills, *Reagan's America. Innocents at Home*, New York, Doubleday, 1987, p. 386.

11. Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis*, Marseille, Agone, 2003.

12. Donald R. Kinder, Mark D. Peters, Robert P. Abelson et Susan T. Fiske dans « Presidential Prototypes », in *Political Behavior*, vol. 2, n° 4, 1980, p. 315-337.

Cependant, tout n'est pas si simple. Il ne suffit pas d'ânonner les mythes fondateurs. Accéder à la présidence et s'y maintenir ressemble au travail d'un funambule qui doit suivre le fil, les valeurs américaines, tout en prenant en compte, en permanence, le vent qui souffle ou l'oiseau qui s'approche. Et c'est un exercice très difficile. Prenez Jimmy Carter. La figure de l'homme ordinaire a plu à l'opinion américaine, choquée par les dérives de la présidence impériale sous Johnson et Nixon. Une figure qui plaît d'autant plus qu'elle rencontrait un autre mythe présidentiel, celui du citoyen-président. Mais, une fois passés les premiers mois à la Maison-Blanche, l'image d'un président qui porte seul ses bagages, qui vend le yacht présidentiel, le Séquoia, ou qui refuse que le Marines Corps Band joue systématiquement *Hail to the Chief* dès son entrée¹³, s'est révélée catastrophique, Carter n'incarnant plus qu'un président « qui n'a pas compris la grandeur et la majesté de la présidence »¹⁴. En un mot, la sacralité de la fonction. Et ce, d'autant plus que lui-même l'a formulé avec une naïveté déconcertante :

« La pompe et l'aspect cérémonieux de la fonction ne m'attirent pas, et je ne crois pas qu'ils constituent une partie nécessaire de la présidence d'une nation démocratique telle que la nôtre. Je ne suis pas

13. Julian E. Zelizer, *Jimmy Carter*, New York, Times Book, 2010, p. 57.

14. Mary Stuckey, *Interpreter-in-Chief*, Chatham, Chatham House Publishers, 1991, p. 102.

meilleur qu'un autre [...]. Je ne pense pas que nous devons nous affubler des ornements de la monarchie dans une nation comme la nôtre. Ce n'est pas une chose avec laquelle je me sens à l'aise. »¹⁵

Selon Mary Stuckey, Carter y a perdu le cœur de la fonction présidentielle : l'aptitude à incarner la voix de la nation. Et il a perdu l'élection de 1980 contre Ronald Reagan qui, lui, allait redorer l'image de la fonction présidentielle.

Tout l'art est donc d'être en phase avec les attentes du moment. Et il ne s'agit pas de regarder uniquement en arrière. Le candidat à la présidence, puis le président, doit incarner une Amérique rêvée. Mais cette Amérique oscille en permanence entre la préservation d'une Amérique fantasmée et la promotion d'une Amérique du progrès. Le recours à la rhétorique ou à la communication politique est essentiel pour réussir ce difficile grand écart. Ne se tourner que vers l'avenir, ou pire, le passé, ne mènerait qu'à l'impasse. Depuis Theodore Roosevelt, aucun président américain n'a commis une telle erreur. Même ceux qui ont conservé l'image de la modernité et de l'avenir comme Kennedy ou Obama n'ont cessé d'ancrer leur vision dans le passé mythifié de l'Amérique. Un candidat doit avoir une « vision » pour l'Amérique au risque d'être balayé¹⁶. Aussi floue

15. *Conversation with the President*, 28 décembre 1977.

16. Robert Dallek, *Hail to Chief. The Making and Unmaking of American Presidents*, Oxford University Press, Oxford, 1996.

soit-elle, et elle l'est toujours, la « vision » doit montrer la voie à l'Amérique, mais une voie empreinte des idéaux américains. Le funambule tomberait s'il ne regardait pas loin devant.

Ce livre s'ouvre avec le xx^e siècle, au moment où Theodore Roosevelt devient président des États-Unis. Son extraordinaire personnalité, son corps débordant d'énergie et sa conception de la présidence ne suffisent pas à expliquer ce choix. La fin de l'isolationnisme, la révolution des médias et le triomphe du mouvement progressiste renforcent la figure présidentielle au point d'en faire la pierre angulaire de tout le système politique américain. En résumé, désormais, le président, *Commander-in-Chief* d'une nation qui assume peu à peu son rang de puissance mondiale, peut s'adresser au peuple américain et doit pourvoir à l'amélioration générale de ses conditions de vie. Dans le vieil ordre contractuel, le président se contente d'exécuter les lois. Dans l'ordre progressiste, « un président ne ferait pas que présider ou exécuter mais [aussi] guider »¹⁷. Le passage d'une présidence républicaine à une présidence démocratique exige que ce guide paye de sa personne. Candidat et président doivent parler directement aux Américains, leur montrer qu'ils ont l'« Amérique dans la peau », qu'ils sont ainsi capables de les comprendre et de les guider. Bref, qu'ils incarnent la nation dans leur

17. Will Morrisey, *The Dilemma of Progressivism. How Roosevelt, Taft, and Wilson Reshaped the American Regime of Self-Government*, Lanham, Rowman and Littlefield Publishers, 2009, p. 31.

chair, qu'ils en sont le reflet non fidèle mais magnifié. Ainsi, par un fascinant aller-retour, la sacralité de la fonction et la sacralisation de son occupant tendent à se confondre. Une confusion qui peut s'avérer dangereuse pour la démocratie dont elle est pourtant le produit...

Le grand livre d'Agostino Paravicini Bagliani sur les deux corps du pape a fait date¹⁸. Il y montre comment du XI^e au XIII^e siècle, la question du corps naturel du pape s'est imposée comme essentielle à la Curie, laquelle a commencé à recruter les meilleurs médecins pour prolonger la vie d'hommes qui avaient pris l'habitude de mourir prématurément. Pour l'auteur, cela traduit une dérive monarchique de la papauté, incarnée par Boniface VIII, attestant donc au passage la thèse de Kantorowicz. Si l'on s'en tient aux démocraties modernes, ailleurs dans le monde, cette confusion a pu être observée¹⁹, mais c'est aux États-Unis, et nulle part ailleurs, qu'elle a atteint un tel degré d'achèvement et une réalité qui échappe aux situations exceptionnelles²⁰. En atteste la multiplication des tentatives

18. Agostino Paravicini Bagliani, *Le Corps du pape*, Paris, Seuil, 1997.

19. Voir par exemple la très belle analyse de Joseph S. Alter, *Gandhi's Body: Sex, Diet, and the Politics of Nationalism*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000.

20. En France, le général de Gaulle a pu réaliser cette fusion en évoquant du haut de son presque double-mètre (képi compris), la grandeur de la France. Mais la situation de reconstruction nationale était exceptionnelle et constituait donc un moment privilégié pour cette confusion entre le corps naturel et le corps politique.

d'assassinats de Theodore Roosevelt à Barack Obama, en passant par Ronald Reagan ou Gerald Ford. Ici, tuer le président revient à affaiblir la fonction, ce qui pourrait paraître inopérant, si, oubliant la confusion des deux corps, on ne prenait en compte que l'efficacité du fonctionnement de la démocratie américaine.

La figure du président héroïque et virile est au cœur du premier chapitre. Cathartique, le président incarne les valeurs d'une Amérique forte, sûre d'elle-même, fière d'un passé largement mythifié et porteur des plus grandes certitudes pour affronter les démons intérieurs et extérieurs. Des démons auxquels on attribue une force telle que Michael Rogin y voit le moyen de « légitimer l'usage par elle des armes mêmes qu'on leur attribue »²¹. Dans cette lutte sans cesse réinventée, le corps du président doit être à la hauteur de l'attente virile du peuple américain. Cependant, cette masculinité exacerbée ne doit pas éloigner du peuple et de ses souffrances. Une attente de compassion, et bientôt d'empathie, vient contrebalancer le déluge de testostérone sans pour autant féminiser l'occupant de la Maison-Blanche. Manquer d'empathie peut être dramatique, mais en avoir trop aussi. Pleurer, d'accord, mais alors comme John Wayne. C'est l'objet du deuxième chapitre de ce livre. Le président doit enfin incarner le rêve américain. Le troisième chapitre montre comment candidats et présidents

21. Michael Rogin, *Ronald Reagan, the Movie and Other Episodes...*, *op. cit.*

s'attachent à symboliser ce mythe en revisitant bien souvent leur histoire personnelle, leur ADN. Mais être un président-citoyen, proche du peuple, risque de désacraliser la fonction. Pour finir, le dernier chapitre analyse les dangers de la confusion qui s'est ainsi opérée entre corps naturel et politique pour la démocratie américaine. Les dangers réels mais aussi les garde-fous trouvés pour la protéger.

L'empire du mâle

Depuis le début du xx^e siècle, l'Amérique a connu de grands moments de doute qui ont, à chaque fois, été analysés comme des crises de la masculinité. La solution consiste toujours dans un retour à des valeurs de virilité. Le président américain doit les incarner en faisant corps avec une Amérique mythique, fantasmée, celle des fondateurs et de la conquête de l'Ouest, qu'il convient de ranimer régulièrement. La rhétorique ne suffit pas. Le corps du président doit être à l'image de l'Amérique, vigoureux, énergique et fort. Et comme l'Amérique fonctionne par cycles, les présidences viriles alternent avec des présidences plus féminines, rapidement balayées cependant.

D'un Roosevelt à l'autre : deux virilités surjouées

Teddy, l'homme-ours face au déclin
de l'idéal pionnier

Lorsqu'en avril 1884, William James publie « Qu'est-ce qu'une émotion ? » dans la revue philosophique *Mind*, il ignore que son condisciple de Harvard, Theodore Roosevelt vient, deux mois plus tôt, de subir un choc émotionnel terrible, la mort – le même jour ! – de sa femme et de sa mère. Alors que James, dans son article, révolutionne la théorie de l'émotion en expliquant que c'est de la fuite devant un danger, et non l'inverse, que naît la peur, Roosevelt décide de quitter la civilisation. Sans peur mais par instinct de survie. Il quitte son douillet domicile new-yorkais et se laisse aspirer par une vie qu'il qualifie lui-même de « sauvage », dans le Dakota d'abord, puis dans le Wyoming où il vit d'une chasse pour le moins périlleuse. Pour James, toutes les émotions sont organiques et naissent *d'abord* dans le corps avant de se propager à l'esprit. Est-ce le corps ou l'esprit qui a conduit Roosevelt à faire ce choix ? Impossible de trancher. Toujours est-il que ce choix implique une (re)découverte de son propre corps qui va bouleverser son existence et une partie de l'Amérique de son temps. Lui qui avait l'image d'un dandy malingre se transforme. « C'est notre Oscar Wilde à nous », disait-on au tout début des années 1880. Puis, c'est la grande mue. Une fois passées les moque-

ries à l'achat de son ranch, ses exploits en font rapidement un véritable cow-boy de l'Ouest. Le *Pittsburgh Dispatch* s'étonne : « Quel changement ! Il est maintenant brun comme un ours et a pris quinze kilos. »²² Cet itinéraire personnel, quasi mystique, fascine l'Amérique, une Amérique de plus en plus éloignée de l'esprit pionnier de ses origines.

Cette double redécouverte du corps – théorique avec James, empirique pour Roosevelt – est, en effet, parfaitement révélatrice de la période de transition vécue par l'Amérique à la fin du XIX^e siècle. La fin de l'ère victorienne se traduit par un retour du corps. S'il n'était pas absent des préoccupations victorienne, notamment sexuellement²³, il devait être caché, corseté, maîtrisé. Le héros était « éclipsé »²⁴, entraînant une crise profonde de la masculinité²⁵.

22. G. Edward White, *The Eastern Establishment and the Western Experience : The West of Frederic Remington, Theodore Roosevelt and Owen Wister*, Austin, University of Texas Press, 1989, p. 84.

23. Voir les travaux de Christina Simmons qui ont réhabilité la problématique du corps durant l'époque victorienne. Voir également les travaux de Michel Foucault sur « l'hypothèse victorienne ».

24. Mario Praz, *The Hero in eclipse in Victorian fictions*, Oxford, Oxford University Press, 1956.

25. Ce retour du corps se traduit à la fin du XIX^e siècle par une série de progrès scientifiques. L'obsession d'alors est de mesurer l'impact de l'émotion sur le corps. Dès 1865, en utilisant le nouveau cardiogramme de Marey, le Français Claude Bernard peut noter les effets des émotions sur le cœur qui, lui, « trahit le corps ». À Boston, à la fin des années 1880, les travaux du

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la jeunesse dorée fréquentant Harvard – l'université de James et Roosevelt – se pose sans cesse cette question existentielle : comment vivre comme un homme ? En 1905, alors que l'université du Massachusetts songe à interdire le football américain en raison des nombreuses blessures qu'il occasionne, le président Roosevelt prendra fermement position contre cette décision, demandant aux membres de l'université de ne pas se comporter « comme des bébés ». Gageons que les débats sur la masculinité observés durant ses années d'études ont alors ressurgi dans la tête du président.

Mais l'époque victorienne n'est pas seule à incriminer dans ce bouleversement. La fin de la conquête de l'Ouest, doublée de l'industrialisation et ses conséquences sociales portent un coup fatal à une certaine idée de la masculinité. Il faut dire que la transition a été particulièrement brutale : en 1861, 88 % des hommes sont fermiers ou à leur compte ; en 1870, ils sont 66 % et ils passent sous la barre des 50 % en 1910. C'est une véritable révolution culturelle. La neurasthénie masculine devient, avec les travaux de George Miller Beard, le signe de la civilisation moderne. Les hommes mélancoliques, propices à l'introspection n'ont pas leur place sur cette terre de pionniers et de chasseurs de bisons ! Les médecins préconisent le grand air, le sport, les voyages...

D^r Morton Price sur le cœur finissent de rendre ses lettres de noblesse à cet organe qui peut alors concurrencer l'esprit, seul réceptacle des émotions de l'époque victorienne.

À la même période, des études très sérieuses concluent que le taux d'ulcères est plus élevé chez les hommes blancs que chez les Noirs ou les Indiens, dévoilant ainsi l'état de dégénérescence de la « race blanche »²⁶. La peur du déclin de l'homme blanc anime également les pensées de Roosevelt. Dans sa rhétorique, revient très souvent la métaphore (classique) d'une « nation-corps » devant être en bonne santé sous peine de sombrer dans la faiblesse, la lâcheté, la féminité, la sexualité ou encore le métissage. La déchéance des corps masculins est, pour lui, une obsession constante. Une obsession qui ne le quittera pas une fois à la Maison-Blanche. Au grand naturaliste John Burroughs, il demande : « Avez-vous déjà consulté les statistiques médicales du demi-million d'hommes envoyés durant la Guerre civile ? » La réponse est sans appel : le physique de l'homme des États de l'Est, éloigné de la vie sauvage, a indubitablement dégénéré. Burroughs note que « son coffre est plus étroit » et que « le déclin de la vitalité, particulièrement, se manifeste dans la décroissance de la fertilité en Nouvelle-Angleterre »²⁷.

26. Otniel E. Dror, « Creating the Emotional Body : Confusion, Possibilities and Knowledge », in Peter N. Stearns et Jan Lewis (éd.), *An Emotional History of the United States*, New York, New York University Press, 1998, p. 173-194, p. 180.

27. John Burroughs, *Camping and tramping with Roosevelt*, Boston, Houghton, Mifflin and company, 1907.

L'immigration occupe une place particulière dans l'affaiblissement de la « race blanche » chez Roosevelt. Dès 1894, en publiant *True Americanism*, Roosevelt appelle à renforcer les lois sur l'immigration pour maintenir la cohésion de la nation face aux nouveaux migrants, notamment méditerranéens dont, dit-il, « nous souffrons de la perversité ». Quelques années plus tard, fasciné par la lecture de *Social Control* d'Edward Alsworth Ross, puis de *Decadence* d'Arthur James Balfour (1908), Roosevelt embrasse plus clairement les théories d'un déclin de la « race anglo-saxonne ». Ainsi, en fuyant la décadence de l'Est pour se transformer physiquement, Roosevelt remodèle son corps et se veut un modèle pour une Amérique qu'il voit prise dans la spirale du déclin. Auguste Rodin, en voyage aux États-Unis en 1907, avait fait savoir qu'il souhaitait faire un buste de Theodore Roosevelt dès 1906, en raison de « son incroyable énergie et vitalité ». Ce projet – bien que n'ayant jamais été réalisé – témoigne de la réussite de Roosevelt à faire de son corps remodelé un modèle.

L'hyper-virilité de Roosevelt apporte en réalité une réponse à une double crise de la masculinité. Aux dommages de l'époque victorienne est venue s'ajouter sa conséquence immédiate, le relâchement des mœurs. Dès 1884, tout est très clair pour Roosevelt : l'Amérique est malade et « ce dont [elle a] besoin plus que tout, c'est d'un homme à la tête des affaires qui traitera les tumeurs du corps politique avec la chirurgie la plus dure et sans concession.

[Elle veut] un homme qui plantera son couteau sans peur »²⁸. Cependant, selon lui, et il suit en cela les grands courants psychologiques des années 1880, l'homme doit contrôler sa fougue. Si le corps nié de l'époque victorienne ne convient pas à Roosevelt, le corps dépravé du tournant du xx^e siècle est rejeté avec tout autant de force, sinon plus. L'ennemi, c'est la femme. Car, soyons clairs, la révolution sexuelle que connaît l'Amérique à ce moment-là est d'abord une histoire d'émancipation féminine. Les femmes nées entre 1900 et 1910 avaient deux fois plus de relations sexuelles avant le mariage que celles nées entre 1890 et 1900 ! C'est la fin du modèle victorien où l'homme allait voir des prostituées avant le mariage tandis que les femmes restaient, elles, prudes²⁹. La sexualité devient si visible qu'en 1913, le *St Louis Mirror* titre qu'il est « *Sex o'clock* » en Amérique... De fait, Roosevelt a acquis, en tant que chef de la police de New York entre 1895 et 1897, une image de « père la morale ». Avec énormément de zèle, il met en application ses principes en combattant sans relâche les hommes aux mœurs dissolues et, en premier lieu, les proxénètes blancs. Il supporte également avec force la censure contre la presse érotique.

28. Lettre de Theodore Roosevelt à Francis Markoe Scott, 30 octobre 1884.

29. Kevin White, « The New Man and Early Twentieth-Century Emotional Culture in the United States », in Peter N. Stearns et Jan Lewis (éd.), *An Emotional History...*, *op. cit.*, p. 333-356, p. 333.

À bien des égards, celui qui écrit dans son journal intime la veille de son mariage, « grâce à Dieu, je suis parfaitement pur », reste un produit de l'ère victorienne. De même, son rejet viscéral des nouveaux courants éducatifs le classe (sans aucun doute possible) parmi les plus conservateurs. Sa bible en la matière est *Youth: Its Education, Regimen, and Hygiene* de Granville Stanley Hall. Il ne la découvre qu'une fois à la Maison-Blanche. Dans cet ouvrage, le pédagogue américain légitime la violence dans l'éducation par le caractère déraisonnable des individus, et *a fortiori* des enfants. Dans ses mémoires, Alice Roosevelt Longworth révélera que son père jeta son frère dans l'eau, là où il n'avait pas pied, pour lui apprendre à nager. Une éducation pour le moins virile.

Sa conception de l'homme (blanc) reste cependant aux antipodes de l'époque victorienne et de la modernité industrielle. Il en dessine les grandes lignes dans son plus célèbre discours, *The Strenuous Life*, prononcé le 10 avril 1899 devant le gratin de Chicago, réuni au Hamilton Club. Roosevelt, alors vice-président, sait qu'il s'apprête à prononcer une allocution qui peut changer sa vie. Il a écrit seul, comme c'est la règle à l'époque, un grand appel à l'action. Action de l'Amérique qui doit affronter avec courage les dangers du monde et, pour cela, sortir de l'isolationnisme comme elle a commencé à le faire à Cuba, Porto Rico et aux Philippines. Action de l'Américain aussi, qui doit résister au confort de la vie moderne et mener « non pas une vie aisée, mais une vie d'engagements diffi-

ciles ». La glorification de l'effort, du courage et de la force est au cœur des préoccupations de Roosevelt. La figure honnie est celle de « l'homme timide, le fainéant, l'homme qui trahit son pays, l'homme trop civilisé, qui a perdu l'esprit du combat... ». Une idée déjà développée cinq ans plus tôt dans son essai *The Manly Virtues and Practical Politics* : « Nous devons être vigoureux de corps et d'esprit. » Faire la guerre par-delà les mers constitue évidemment la forme absolue de l'engagement masculin. À défaut, la chasse et les sports (particulièrement de combat) doivent servir de substituts salutaires.

L'homme qui parle à Chicago en 1899 n'est pas un simple théoricien de la virilité, mais un authentique héros, ayant expérimenté lui-même une éducation féminine qui l'avait rendu, selon lui, fragile. La photo en une du magazine *Century* a marqué les esprits quelques années plus tôt : Roosevelt y tient fermement et fièrement en joue trois fugitifs *desperados* dans le Dakota. Son action à la tête de la police de New York (1895-1897) finit de lui donner l'image d'un héros positif, courageux et viril. Mais ceci n'est rien à côté de son rôle lors de la guerre de 1898 contre l'Espagne. À 40 ans, l'ancien asthmatique binoclard voit une chance unique de mettre en pratique ses principes. Fraîchement nommé adjoint du secrétaire de la Marine, il se comporte en véritable faucon, poussant son pays à entrer en guerre contre l'Espagne pour, prétendument, favoriser l'indépendance cubaine.

Une fois la guerre déclarée, il démissionne immédiatement et prend la tête d'un régiment de volontaires, les *Rough Riders* (les « durs à cuire »), constitué à la demande du président McKinley inquiet de l'affaiblissement de l'armée américaine après la guerre de Sécession. Désormais à la tête d'un millier d'hommes, Roosevelt s'illustre particulièrement lors de la bataille de la colline de San Juan, le 1^{er} juillet 1898, date à laquelle son régiment apporta un soutien héroïque aux troupes régulières dirigées par les généraux Shafter et Lawton, qui s'attendaient à une promenade de santé. Là, au cœur de l'action, le colonel Roosevelt, le seul à cheval parmi les *Rough Riders*, lance ses hommes contre les tranchées espagnoles puis repousse une contre-offensive. La victoire finale des Américains laisse un goût amer dans l'armée qui perd 10 % de ses effectifs et qui doit enterrer trois fois plus d'hommes que les Espagnols. Même si la médaille d'honneur lui est alors refusée – elle ne lui sera accordée qu'en 2001 –, le grand homme est sans contestation possible Theodore Roosevelt dont la bravoure est immédiatement célébrée dans la presse quotidienne nationale : « En avant ! Chargez ! Le lieutenant-colonel Roosevelt mène criant ses ordres [...]. La mort de tous les hommes paraissait certaine [...] mais aucun homme ne flancha [...]. Roosevelt était à une trentaine de mètres en tête. Son cheval fut tué sous lui, mais il atterrit sur ses pieds et chargea la colline à pied », peut-on par exemple lire dans le *New York Sun* sous